

Notas de Leitura

“Além do Bojador ... Além da Dor”?

René Pélissier

p 155-179

Le lecteur tranchera. Selon qu'il est – ou a été – dominant ou dominé ! Positions instables et aisément réversibles comme nous l'enseigne l'Histoire. Le but de cette chronique bibliographique est simplement de présenter quelques livres donnant des visions contrastées récentes – donc postcoloniales – sur les dernières années de l'Império portugais (avec des retours en arrière), et de les comparer avec d'autres « colonisations » plus ou moins proches, plus ou moins méconnues. L'on y inclura également des textes concernant les Etats héritiers issus du retrait de Lisbonne dans les années 70.

Généralités et Ensembles

L'ouvrage qui, incontestablement, force le respect et rendra des services à un très large public, en fait à tous ceux qui s'intéressent à la découverte de la Terre, c'est-à-dire, le plus souvent, aux prémices de toute colonisation, c'est Raymond John Howgego qui nous l'apporte avec le quatrième volet d'une entreprise éditoriale que nous n'avons pas hésité à qualifier de prométhéenne lorsque nous avons eu les trois premiers volumes entre les mains. Le troisième couvrait la même période (1850-1940), mais ne touchait que les océans et les régions polaires. Le quatrième, dont nous parlons ici, se lance dans une tâche encore plus difficile puisqu'il prétend englober les principaux explorateurs et grands voyageurs qui ont parcouru et décrit l'Australie, les Amériques, l'Asie et l'Afrique, ambition que nous estimons peut-être un peu exagérée même pour un livre in-quarto (285x220mm) sur deux colonnes (quatre colonnes pour l'index) de « seulement » 1.059 pages. Howgego a beau avoir consacré 950 articles, soit environ 1.120.000 mots, à ces pionniers qui en 90 ans ont sillonné ces contrées, il n'a pu fournir, non pas la totalité (qui oserait avoir la prétention de la revendiquer dans un domaine aussi immense ?), mais simplement l'essentiel des marcheurs infatigables qui ont révélé l'Afrique aux sociétés occidentales, c'est-à-dire, en Europe, à celles qui allaient s'en emparer, les armes à la main.

Soyons clair : nous n'avons pas les connaissances nécessaires pour dire s'il manque beaucoup d'entrées de voyageurs/explorateurs en Australie (probablement aucun, d'ailleurs), Amérique anglophone et ibérophone, Asie centrale et Sibérie. Nous pensons, néanmoins, que l'auteur a particulièrement bien traité ces régions et qu'il nous

¹ Raymond John Howgego, *Encyclopedia of Exploration. 1850 to 1940. Continental Exploration*, Sydney (NSW, Australia), Hordern House, 2008, XII-1047 p.

offre pour elles ce qui existe de meilleur en la matière. C'est pour le continent le plus obscur, l'Afrique, qu'il semble avoir été un peu rapide (sauf pour les explorateurs italiens pour qui ses informateurs ont été diligents et se sont même surpassés). Ne versons pas dans un nationalisme ridicule et déplacé chez un historien, et admettons que le président Théodore Roosevelt ait mérité plus de quatre colonnes, ce qui est beaucoup pour un chasseur, mais pourquoi ne voit-on nulle mention d'un géant comme Dias de Carvalho dans la Lunda ou, plus modeste, d'Artur de Paiva au Sud-Angola ? Trois colonnes très complètes sur Arthur Rimbaud en Ethiopie flatteront les admirateurs du poète, mais les Espagnols se demanderont ce que sont devenus leurs explorateurs au Rio Muni et en premier lieu le « célèbre » Iradier. Un « découvreur » authentique comme Victor Giraud en Afrique centrale et orientale a échappé aux mailles pourtant serrées du filet de cet enquêteur acharné qu'est Howgego. Les Portugais ne seront certainement pas non plus ravis d'apprendre que Serpa Pinto a été « battu » par les Makololos (p.826), alors qu'au contraire il fut leur vainqueur à Mpassa (8 novembre 1889). Peut-être se consoleront-ils en lisant qu'il a quand même droit à trois colonnes, tout comme Capelo et Ivens lesquels, à notre avis, l'emportaient largement sur Serpa Pinto.

En vérité, pour rendre pleinement justice à l'exploration de l'Afrique, il suffirait de lui accorder 300-400 pages supplémentaires qui pourraient s'insérer dans un cinquième volume de 1000 pages environ que l'éditeur et l'auteur *doivent* à tous leurs lecteurs pour que leur gloire soit assurée pendant au moins un siècle. Un livre de cette extraordinaire qualité, de cette utilité évidente, aura une longévité allant bien au-delà de ce qu'un vulgaire calcul commercial peut envisager. Howgego a fait un travail surhumain avec les 4.000.000 de mots, 4.500 articles et près de 60.000 entrées de ses bibliographies, que contiennent ses quatre premiers volumes. Rattraper les « oubliés », corriger quelques erreurs, ajouter de nombreuses cartes, augmenter les articles thématiques et compléter le tout avec des index par pays « émetteurs » et pays « récepteurs » suffiraient à le mettre sur un piédestal à la hauteur de ses vingt ou vingt-cinq ans d'efforts titanesques.

En attendant et pour encourager l'auteur et l'éditeur à persévérer, les milliers, voire dizaines de milliers, d'ambassades, fondations ou centres culturels (ou prétendus tels), bibliothèques dites universitaires, etc., de par le monde seraient bien inspirés d'obtenir les quatre volumes qui existent déjà, car ils sont à la base de la connaissance de ce qu'ont fait leurs ressortissants pour prendre la mesure de la pluralité des sociétés de la planète. Pour le meilleur ou pour le pire, là n'est pas la question, car avant de juger, il faut savoir. Et aucun autre ouvrage en aucune langue n'atteint à ce fabuleux recensement de l'universalité de la découverte – réciproque – de l'autre par nos ancêtres, jusqu'en 1940.

Nous supposons que tous les ministères des Affaires étrangères, toutes les représentations diplomatiques des pays lusophones sont abonnés désormais à la revue trilingue *Lusotopie* qui se publie depuis 1994. Mais la lisent-ils sans grincer des dents ? Ce n'est pas certain, car la complaisance n'est pas le but recherché par les auteurs (politologues, sociologues, etc). Ce qu'ils cultivent tous, c'est la méticulosité, l'originalité, la volonté d'aller au fond des problèmes traités dans tous les pays issus de l'histoire et de la colonisation portugaises. La revue est luso-centriste mais, de par son objet, elle devient universaliste ou presque, et toujours axée sur les problèmes du temps présent. Le volume XIV (1), 2007, comporte une étude de 65 pages sur l'élection présidentielle d'octobre 2006 au

2 Collectif, *Lusotopie*, Leiden (Pays-Bas), Brill, 2007, vol. XIV (1), 303 p., photos noir et blanc, vol. XIV (2), 228 p.

Brésil, une autre sur le « non-racisme » des Portugais et un dossier de plus de 210 pages sur l’Islam en lusophonies, c’est dire si la cible est très large. Le volume XIV (2), 2007 affiche un article plutôt pessimiste sur la régionalisation portugaise face à la construction européenne, mais son dossier central s’intitule « L’économie politique du Brésil de Lula » (134 pages). Certes, ce n’est pas une littérature pour la plage, mais la richesse de l’information qu’elle véhicule devrait en faire un instrument de travail indispensable aux décideurs. Ou sommes-nous trop optimiste ?

Toujours dans le registre comparatif, à cheval sur plusieurs pays, nous sommes favorablement impressionné par une thèse que nous supposons allemande bien que rédigée en anglais (parfois dans des formes un peu curieuses). Nous ne sommes pas certain que le sous-titre choisi – beaucoup trop réducteur – rende bien compte de l’importance de *Living with ambiguity*³, car son thème, en fin de compte, est beaucoup plus large : l’influence des politiques coloniales de la France sur celle du Portugal et *inversement*. Ce que l’historien note tout de suite, c’est la chance qu’a eue Alexander Keese d’avoir pu bénéficier de l’élargissement inespéré de l’accessibilité aux archives françaises et portugaises en moins de vingt ans. Quand on sait qu’il y a quarante ans les archivistes du Quai d’Orsay nous soutenaient que les premières dépêches des consuls de France en Angola et au Mozambique étaient « perdues », que leurs collègues du Ministère de l’Outre-mer à Aix-en-Provence, moins de vingt ans plus tard, ne pouvaient rien nous communiquer sur la Guinée portugaise au-delà de 1920, qu’en 1989 l’Arquivo Histórico Ultramarino de Lisbonne nous bloquait à 1912 pour Timor, etc, on ne peut que conclure que Keese est un historien béni des Dieux. Lui il arrive à 1961 dans les dépôts de trois pays ! C’est un bond chronologique immense qui lui permet de détruire certaines de nos certitudes les plus inébranlables. Preuves à l’appui, il nous montre notamment que : 1^o) les autorités coloniales de Lisbonne connaissaient fort bien les dysfonctionnements locaux et qu’elles luttèrent parfois contre les abus des colons et de leurs propres fonctionnaires sur place ; 2^o) la chefferie n’est pas un simple instrument de l’Administration et qu’elle peut – en quelques cas – s’opposer victorieusement aux excès du travail forcé (notamment contre la Diamang en 1942 ; au Niassa en 1947, etc). Son attitude face aux mouvements nationalistes n’a pas non plus été univoque. Lisbonne a, dans certaines circonstances, inversé la politique antérieure en renforçant le prestige des chefs coutumiers ; 3^o) une certaine libéralisation à l’égard des *assimilados* (à partir des années 40 dans les villes, mais pas dans les brousses) se fait jour jusqu’en 1958-59 ; 4^o) contrairement à la vulgate des nationalistes en Angola et de leurs propagandistes, la majorité de la population africaine réprouvait l’extrême violence du déclenchement de la révolte en 1961 (p. 133). Nous ne prenons en compte ici que ce qu’il dit des problèmes en Afrique portugaise (environ la moitié du livre), et non dans les territoires francophones. L’auteur reconnaît une accentuation du travail forcé pendant la Seconde Guerre Mondiale (« quasi-slavery » à São Tomé, p. 166) mais il attribue au gouverneur Gorgulho, à la triste réputation, un paternalisme « libéral » (p. 167) en faveur des *contratados* angolais dans l’archipel, ce qui n’est d’ailleurs pas en contradiction avec son comportement ultérieur à l’égard des *filhos da terra* en 1952-53.

Le plus inédit, c’est tout ce qui concerne la coopération coloniale entre la France et le Portugal, tout au moins dans les intentions. On voit ainsi le Front populaire de gauche, en France,

³ Alexander Keese, *Living with ambiguity. Integrating an African elite in French and Portuguese Africa, 1930-61*, Stuttgart, Franz Steiner, 2008, 344 p.

via Dakar, admirer la politique portugaise en Guinée (surtout parce que Paris craint chez son voisin une installation allemande, voire italienne !). Pendant la guerre, c'est Brazzaville qui s'intéresse à l'Angola, mais dans les années 1946-50, les consuls à Bissau louent également l'action de Sarmiento Rodrigues. On apprend, incidemment, des faits inconnus. Ex : en septembre 1953, pour venger un marabout mandingue assassiné par les Balantes, des Mandingues des deux côtés de la frontière se coalisent et « liquident » des villages balantes en Guinée portugaise : 230 (?) morts ! (p. 220). Les Portugais laissent faire ! En résumé, c'est évidemment une vue partielle de la situation que transmettent les consuls français, mais dans les années 1950-1955 ils sont plutôt favorables au « paternalisme lent » des Portugais, et certaines autorités pensent même imiter les *colonatos* indigènes. Mais tout change avec la loi-cadre de 1956 accordant l'autonomie aux colonies françaises. L'« assimilation lente » à la portugaise devient, dans leurs rapports, une impasse. On atteint là les limites de l'information diplomatique et, ce faisant, de la thèse. Keese, se fondant essentiellement sur ce qu'on donne désormais en lecture dans les archives, ne connaît pas bien le vécu local. Il fournit cependant une vision « consulaire » sur le soi-disant massacre de Pidjiguiti (1959) par un témoin. Elle exonère la police portugaise de toute intention de commettre un massacre. Selon le Français, sur place à Bissau, il n'y aurait eu que 6 tués, mais au moins 9 noyés. En aucun cas des centaines. L'étonnant est que l'auteur n'ait utilisé aucun récit de voyage, peu de reportages, ou très peu de mémoires publiées par les pasteurs protestants ou d'anciens *chefes de posto*, pratiquement pas de témoignages venant de l'« autre côté de la barrière » (et pourtant la littérature des nationalistes abonde, même si elle est souvent sujette à caution). Passe encore qu'il n'exploite pas notre thèse de 1979 (René Pélissier, *La colonie du Minotaure... 1926-1961*, Editions Pélissier, Montamets, 78630 Orgeval), mais qu'il ignore ou ne semble pas faire grand cas de celui qui a « fondé » les études luso-africanistes modernes (James Duffy, *Portuguese Africa*, Harvard University Press, Cambridge [MA, U.S.A.], 1959) est pour nous un mystère.

En revanche, qu'il persiste à « oublier » délibérément le Cap-Vert où là, vraiment, l'assimilation était en marche est un choix admissible, et qu'il se trompe de saint (« Santo António de Ajúda » [sic]), au lieu du très officiel São João Baptista de Ajudá) pour désigner la résidence portugaise au Dahomey/Bénin lui sera pardonné par tous les amoureux des micro-enclaves insolites. En bref, un livre qui nous rassure sur les nouvelles conditions de travail dont bénéficient maintenant les historiens de l'Ultramar. Vivent les archivistes qui sont entrés dans leur siècle ! Un bon travail dans un secteur négligé par les prédécesseurs de Keese.

Rapprochons-nous de la guerre coloniale portugaise sur les trois fronts. *No easy victories* est un recueil de témoignages sur le militantisme américain en faveur de la décolonisation/libération en Afrique, se focalisant sur les organisations de solidarité et quelques ténors médiatiques de même obédience. Il contient donc des informations difficiles à trouver pour mieux connaître les réseaux de soutien aux U.S.A. en faveur du PAIGC, du FRELIMO et du MPLA. On y relève une forte influence des milieux protestants, des Afro-Américains et des groupuscules marxisants dans plusieurs universités.

Aux antipodes de ces courants, la biographie (tendance féministe et plutôt positive) de la célèbre – en son temps – bienfaitrice des soldats en campagne, des blessés rapatriés et, parfois, des familles des plus pauvres, rajeunira les anciens combattants portugais.

4 William Minter & Gail Hovey & Charles Cobbs Jr. (eds.), *No easy victories. African Liberation and American activists over a half-century, 1950-2000*, Trenton (New Jersey, U.S.A.), Africa World Press, 2008, XVIII-248 p., photos noir et blanc.

*Cecília Supico Pinto*⁵, grande bourgeoise de l’Estado Novo, amie de Salazar et inconditionnelle de sa politique coloniale, mit à profit ses hautes relations pour fonder et présider un mouvement patriotique de femmes, une sorte d’ ONG pluricontinentale avant la lettre ayant réuni jusqu’à plus de 55.000 membres. C’était donc une expression de la charité quasi-officielle travaillant en symbiose – parfois difficile – avec le Haut-Commandement et servant surtout à la propagande de l’Etat. De ce travail fondé sur quelques archives (dont celles de la *Cilinha*), plusieurs interviews (dont celles de l’intéressée), et la documentation publiée (presse de l’époque incluse), se dégage le portrait d’une femme énergique, allant sur le terrain (cinq fois en Angola, deux au Mozambique et cinq en Guinée), jusque dans les garnisons les plus menacées (une blessure !), pour remonter le moral des troupes et rendre compte de la situation à Salazar lui-même. En somme, une étoile du « conservadorismo emancipado » (p. 125) pour l’auteure. Et, pour nous, un Centurion en jupon, dont l’enthousiasme de la secouriste charismatique qui sommeillait en elle trouva à s’exprimer dans une société figée et découragée. Les chapitres sur les visites en Afrique et sa lutte contre les pesanteurs bureaucratiques sont neufs.

Bien loin de cette époque, le livre conçu par Michael O’Flaherty⁶ est le énième d’une interminable série analysant le contexte juridique et même conceptuel des opérations de l’ONU, d’autres organisations intergouvernementales et de quelques ONG se consacrant aux droits de l’homme. Deux études de cas (Timor oriental: pp. 265-286 ; Angola: pp. 317-341) répètent plus ou moins ce qui est maintenant bien établi. Pour Timor: insuffisances multiples, difficultés de recrutement et de communication entre les Timoriens et les rouges onusiens. On s’éloigne de plus en plus du triomphalisme qui prévalait chez certains auteurs anglophones. Pour l’Angola, les problèmes furent si graves que même les mieux disposés à l’égard de l’ONU reconnaissent son total et coûteux fiasco. Tout s’effondra dans un marécage de tensions à l’intérieur et en dehors d’une éléphan-tesque bureaucratie. Ce sont là les rançons du multilatéralisme dans des pays ravagés et totalement inconnus de la plupart des « experts » recrutés dans des conditions qu’il vaut mieux ne pas examiner de trop près. On en vient à regretter la *Cilinha* ! Elle au moins croyait, semble-t-il, à l’utilité de son action même si, avec le recul, ses résultats furent loin de répondre à ses espoirs.

Toujours dans le même rayon où règnent, suprêmes, juristes, politologues et professeurs de relations internationales, un autre recueil⁷ rassemble des études très techniques sur des pays extra-européens où co-existent un président élu au suffrage universel et possédant des pouvoirs considérables, et un premier ministre dirigeant un cabinet ayant, lui aussi, des pouvoirs exécutifs. Pour le Mozambique (pp. 121-136), l’auteure qui le traite estime que le système a des conséquences minimales de la politique et de la gouvernance. Pour la Guinée-Bissau (pp. 137-160), deux autres spécialistes pensent que, malgré la quinzaine de premiers ministres qui ont défilé depuis 1974, c’est un système quasi présidentiel qui est en place. Quant au Timor oriental (pp. 219-239), les institutions gouvernementales depuis 2002 montrent que rien ne fonctionne comme les doctes juristes l’avaient prévu.

⁵ Sílvia Espírito Santo, *Cecília Supico Pinto. O rosto do Movimento Nacional Feminino*, Lisboa, A Esfera dos Livros, 2008, 222 p. + 24 p. de planches noir et blanc, photos noir et blanc.

⁶ Michael O’ Flaherty (ed.), *The Human Rights Field Operations. Law, Theory and Practice*, Aldershot (Angleterre) Ashgate, 2007, XV-467 p.

⁷ Robert Elgie & Sophia Moestrup (eds.), *Semi-presidentialism outside Europe. A comparative study*, Abingdon (Angleterre), Routledge, 2007, XI-266 p.

De tels travaux austères peuvent rebuter. Nous n'hésiterons donc pas, pour alléger la tension, à introduire maintenant le récit d'une aventure extraordinaire: le périple solitaire sur plus de 36.500 km d'un cycliste sud-africain blanc qui, à partir du 9 septembre 2003, longea par la route (la piste, le plus souvent) le littoral africain (sauf en Namibie, en Angola, en Somalie, au Kenya et au Mozambique) pendant deux ans, deux mois et quinze jours. Ce qui est intéressant dans ce livre, c'est de comparer l'accueil aux frontières, la situation dans les ambassades et consulats africains délivrant les visas de transit, et surtout la réception accordée par les populations des trente-trois pays traversés à un voyageur pauvre, venu d'un pays dont l'ancien régime était tenu pour le Mal absolu. Et là les surprises nous attendent.

Voyons ce qui se passe pour lui en Angola (pp. 53-108) à la fin 2003.

Très mal traité dans l'Ovamboland namibien, pourtant « riche » et bien organisé, il est accueilli à bras ouverts par les Angolais, bien que la seule route, défoncée, vers la Huíla soit bordée par les carcasses des tanks et des véhicules détruits par les bombes et les mines sud-africaines jusqu'à Xangongo (ex-Roçadas sur le Cunéné). Via Lubango (ex-Sá da Bandeira) et Quilengues (donc en ne suivant pas la route côtière devenue impraticable), il est accueilli comme un hôte d'honneur par le gouverneur de Benguela. A Luanda, s'il rejoint la cohorte des auteurs qui ont décrit la corruption de la police, il insiste sur la gentillesse des gens du peuple et même des diplomates africains. Plus au nord, il rencontre le dernier Portugais de Nzeto (ex-Ambrizete), un modeste pêcheur, marié à une Angolaise, qui a survécu à la guerre civile. L'hospitalité de ces Lusophones, dont il ne parle pas la langue, l'abandonne en entrant au Cabinda où l'Immigration le refoule (visa de transit angolais absurde limité à quelques jours, donc vite périmé, d'où nécessité d'aller acheter en R.D. Congo un nouveau visa au consulat, à Matadi). Au Cabinda (pp. 124-128), la police angolaise ne faillit pas à sa réputation, mais les gens du cru sont beaucoup plus serviables.

Que tirer de cette première approche? Une leçon à l'intention générale des autorités africaines, et en particulier angolaises. Si elles veulent redresser l'image généralement négative de leurs visiteurs qui arrivent par voie de terre, il serait souhaitable qu'elles révisent des réglementations totalement ineptes. Qui a décidé qu'un visa de transit pour traverser l'Angola du nord au sud ne doit avoir qu'une durée de validité ridiculement faible? On verra plus loin, dans la section angolaise, qu'elle était récemment (est encore?) limitée à cinq jours! Tous ces routards ne sont pas des hippies insignifiants et sans pouvoirs de nuisance. Nous connaissons plus d'une dizaine de livres en plusieurs langues qui dénoncent la méchanceté, la suffisance, l'incompétence, la malhonnêteté de fonctionnaires postés aux frontières, qui maltraitent les voyageurs. Ceux qui publient leurs expériences malheureuses dans des livres ou des articles de grande diffusion détruisent facilement en quelques pages l'image que les autorités cherchent à se construire à l'étranger, à grands renforts de publiereportages qui ne trompent personne et qui leur coûtent cher. Mais poursuivons les aventures de notre héroïque cycliste dans les pays qui nous préoccupent ici.

En Guinée équatoriale continentale, au Rio Muni (janvier 2004), les choses tournent vraiment mal pour lui. Menacés par une tentative de putsch organisée – un travail d'amateurs en réalité – par des « chiens de guerre », attirés par le pétrole et des promesses d'enrichissement ultra-rapide, la police et les militaires locaux (dont un général) le prennent pour un espion, un mercenaire, l'incarcèrent, le battent et finalement le relâchent en

s’excusant (pp. 184-201). C’est un simple avant-goût de ce qui l’attend au Liberia, puis en Sierra Leone d’où, littéralement, il doit fuir sous les balles de rebelles drogués. Comme on ne peut le suivre tout au long de ses 715 pages, on se contentera de dire que, la route étant impassable vers la Guinée-Bissau, il entrera dans ce pays en empruntant une pirogue à moteur, via les Bissagos.

De nombreux mois après, en 2005, sa traversée du Mozambique (pp. 629-671) sera beaucoup moins mouvementée, même en y pénétrant par l’embouchure du Rovuma. Sauf à l’Extrême-Nord, le pays est plus habitué aux touristes. Son parcours n’y est pas strictement côtier (il passe par Nampula, Alto Molocué, Mocuba, etc.). Fin observateur, il remarque les dégâts de la déforestation opérée par les Chinois et, sur la rive nord du Zambèze, il rencontre des Rhodésiens blancs chassés de leur pays par la politique d’expropriation de leurs fermes. Ils essaient courageusement de reconstituer leur avenir en travaillant pour le compte des Mozambicains. Pour eux, ce n’est plus leur pays d’origine, mais c’est encore l’Afrique, dont ils ne peuvent s’arracher. Riaan Manser⁸, sous couvert d’un exploit sportif inédit (le premier tour d’Afrique en vélo), nous livre en fait sa vision terre à terre de tout un continent. Elle n’a rien de scientifique, mais en définitive, elle va droit au cœur du lecteur et nous en apprend plus sur la réalité quotidienne des trois PALOP continentaux et de la Guinée équatoriale que bien des savants.

Et quoi de plus savant qu’une politologue spécialisée dans les accords de paix en Afrique, leur application et leurs chances de survie (environ 50% après cinq ans) ? Dans *Implementing Peace Agreements*⁹, l’auteure s’adresse à ses collègues et, ce faisant, aux diplomates qui baignent professionnellement dans ces problèmes ardues. Elle étudie l’Accord de 1992 pour le Mozambique, puis l’Accord de Bicesse (1990) et le Protocole de Lusaka (1994) pour l’Angola. Elle cherche à théoriser pour se tailler une place dans une galaxie d’experts et, très certainement, les diplomates y puiseront des recettes sur ce qu’il faut faire (Mozambique: pp. 25-60) ou éviter (Angola: pp. 61-94). La bibliographie est très riche (presse et documents onusiens).

Si l’on fait retour vers le genre biographique, on doit signaler un ouvrage assez impressionnant qui peut servir à attirer l’attention du lecteur sur des personnages largement négligés par les bibliographes et, par conséquent, les historiens de l’Afrique lusophone et hispanophone. Nous voulons parler des aventuriers et/ou chasseurs qui dans leurs publications ont décrit la brousse simultanément ou peu après les « explorateurs », la frontière entre les uns et les autres étant d’ailleurs souvent indistincte. *Legends of the African Frontier*¹⁰ porte un titre qui donne la tonalité du livre d’un collectionneur de récits de chasses en anglais. Il contient une galerie de portraits anecdotiques d’environ 1.200 individus qui, professionnellement ou non, ont chassé en Afrique entre 1800 et 1945. Tous n’ont pas personnellement laissé de traces écrites mais ils sont, au minimum, mentionnés dans des publications. Mais, probablement prisonnier d’un monolinguisme trop fréquent chez certains auteurs américains, il a été obligé de ne pas tenir compte de centaines ou milliers de témoignages attestés dans une dizaine de langues européennes autres que l’anglais. De ce fait, s’il consacre bien quelques articles à des « explorateurs » portugais ou espagnols, il les voit à partir de ses seules sources britanniques ou nord-américaines.

8 Riaan Manser, *Around Africa on my bicycle*, Capetown, Jonathan Ball, 2008, X-705 p. + planches couleur.

9 Dorina A. Bekoe, *Implementing Peace Agreements. Lessons from Mozambique, Angola, and Liberia*, Basingstoke (Angleterre), Palgrave Macmillan, 2008, XV-218 p.

10 David Chandler, *Legends of the African Frontier*, Huntington Beach (Californie), Safari Press, 2008, XII-419 p., photos noir et blanc.

En revanche, il fournit pour les pays d'expression officielle portugaise, des détails sur les auteurs anglophones qui les ont parcourus le fusil à la main, avant l'implantation administrative. En d'autres termes, si l'on prend le temps d'éplucher attentivement ces quatre centaines de pages (sur deux colonnes) on va découvrir de nombreux aventuriers qui sont largement absents des travaux en portugais sur l'Angola et le Mozambique, abstraction faite des « grands noms ». Et ce qu'ils nous révèlent sur les sociétés précoloniales est loin d'être négligeable. Il eût été judicieux à cet égard de doter ce répertoire d'un index géographique détaillé. Tel quel, l'auteur a cependant accompli un effort méritoire allant, pour certains pays, jusqu'à pousser ses recherches vers quelques notabilités africaines, contemporaines de ces personnalités qui ont fait plus qu'abattre des éléphants et nourrir la nostalgie de leurs lecteurs actuels. Dépaysement garanti. Et beaucoup plus pour l'africaniste professionnel désireux d'élargir son champ de vision.

Les récits des chasseurs actuels en Afrique peuvent rarement être tenus pour pertinents lorsque l'on veut comprendre la société et la politique locale, mais le journalisme d'investigation les a heureusement remplacés depuis de nombreuses décennies. Aux lecteurs intrépides, soucieux de dynamiter quelques clichés ou idées reçues et adoptées par l'opinion publique, on peut recommander un recueil de reportages d'une « *inconformista* » de nature et par profession. Felícia Cabrita dans son livre *Massacres em África*¹¹ s'est mis en tête de faire exploser le mythe de « la douceur des mœurs » des Portugais dans leurs anciennes colonies. Elle n'aime ni Salazar, ni les colons, ni les communistes, ni Savimbi, ni les politiques en général, ni les hauts-commandements militaires quels qu'ils soient, ce qui va lui ouvrir un large éventail d'admirateurs... et de détracteurs. On pourrait peut-être la classer dans la catégorie – nombreuse – des journalistes imprécateurs sans preuves, mais avec des excès de bile dans leur encre, si elle ne prenait soin d'aller sur place interroger les participants, les témoins, les survivants quand elle en trouve. C'est le b-a-ba de son métier, certes, mais en plus elle a le vice des documents, des archives privées ou publiques. C'est déjà moins commun dans les rédactions des journaux. En fait, c'est la démarche de l'historien qu'elle a adoptée. Nous ne savons pas si sa fougue dénonciatrice ne se nourrit pas de quelques motivations préconçues et durablement enracinées dans son esprit, mais voyons en quoi son travail est important et même indispensable sur certains points.

Pour la « soi-disant » *guerra de Batepá* à São Tomé en 1953, elle se rend sur place en 2002 et tire à boulets rouges sur le gouverneur Gorgulho, mégalomane, tropicalisé comme beaucoup d'autorités coloniales (et postcoloniales), à travers toute l'Afrique et en particulier dans les ex-empires latins. Elle est très utile pour connaître les sévices lors de la construction du débarcadère de Fernão Dias. Elle a raison de ne pas fournir de chiffres pour les victimes, car ils ont été outrageusement gonflés par les nationalistes. Se méfie-t-elle néanmoins et suffisamment des dépositions recueillies, près de cinquante ans après coup ? Plusieurs récits publiés par des acteurs ou des analystes ultérieurs auraient dû être exploités par l'auteure.

Pour l'Angola où elle enquête en septembre 1998 sur les massacres à compter du 15 mars 1961, jusqu'à ce qu'on nous livre la liste nominative, *posto par posto, fazenda par fazenda*, des « *dois mil colonos portugueses* » (p. 100) assassinés, nous estimons qu'il s'agit là

¹¹ Felícia Cabrita, *Massacres em África*, Lisboa, A Esfera dos Livros, 2008, 344 p., photos noir et blanc.

d’une quasi-impossibilité statistique. Ou serait-ce que les chiffres tendent à croître plus vite sous l’effet du soleil ? Mais là où l’on doit la féliciter, c’est d’avoir fourni des documents *upistas* sur la *préparation* du massacre par l’UPA (avec organigramme des commandements et des *fazendas* à détruire), ce qui pulvérise la thèse d’un soulèvement improvisé, d’une révolte de l’exaspération des Bakongo, propagée par Holden Roberto, ses apprentis sorciers et ses mentors étrangers, naïfs, borgnes ou amnésiques. Elle va visiter – accompagnée de rescapés des massacres à Quitexe, et avec l’appui des FAPLA (forces armées du MPLA), – les *fazendas* en ruine dans les Dembos. Il serait intéressant de savoir si ces ruines sont celles de 1961 ou celles consécutives à la fuite des *colonos* en 1974-75. Il est probablement impossible de les dater dans une telle luxuriance de la végétation.

Antérieurement (en 1991), elle avait interviewé des anciens de la 5^{ème} compagnie de *caçadores especiais* qui confirment le massacre indiscriminé des prisonniers supposés, à tort ou à raison, terroristes, par les soldats, y compris par le ou l’un des médecins de l’unité. En 1998, elle accompagne une Portugaise qui, à quatre ans, fut enlevée en 1970, pour être exhibée à Kinshasa par Holden Roberto en signe de clémence.

En Guinée, elle va visiter la « fameuse » île de Como et reconstruit la « reconquête » provisoire de l’île en 1964 en insistant sur la résistance des Bissagos, Nalus, Sossos et Balantes, vue de part et d’autre. Elle conclut que les fusiliers marins étaient impréparés à la dureté de la jungle. Et elle ajoute qu’ils tuèrent leurs prisonniers, là aussi. Les Portugais, selon elle, se retirèrent en mars 1964 après deux mois et demi d’une opération qui aurait coûté l’équivalent de 20.000.000 d’euros. En 1995, elle est sur place pour expliquer le drame de la mort des trois majors – sans armes – tués par le PAIGC dans une mission de « rapprochement », montée par Spínola. Le moins que l’on puisse dire, c’est que ces épisodes du « grand jeu » politico-militaire de Bissau et de Conakry restent à étudier en profondeur.

Pour le Mozambique, elle revisite en 1992 les sites des massacres de Juwau, de Chawola et du trop « célèbre » Wiriyamu (1972) dont la révélation ultérieure, soigneusement orchestrée, sonna, selon nous, le glas médiatique de la guerre coloniale portugaise, à l’échelle internationale. Après des interviews avec les commandos noirs et blancs qui les ont commis, elle nous fournit une description dantesque des événements par certains survivants. Décidément, ces affaires ont été exploitées par les médias puisqu’en 1997 elle retourne sur place, devant les caméras de la T.V., avec l’*alferes* qui commanda les massacres.

Les rescapés, lui pardonnent, dit-elle. Admettons.

Elle achève son livre par un retour sur l’Angola où ses visites lui permettent de nous donner encore deux chapitres. Le dernier concerne la mort de plusieurs chasseurs portugais abattus en 2001 par un détachement de l’UNITA au nord de Luanda, mais le plus important porte sur la tentative de putsch de Nito Alves du 27 mai 1977 et la terrible répression sur ses partisans déclenchée par le président Agostinho Neto dans les mois suivants. Elle n’hésite pas à parler de 30.000 morts, chiffre probablement à jamais invérifiable. Chacun sait naturellement que tous les morts en Afrique ou ailleurs ne sont pas dans les cimetières ou les fosses communes de telle ou telle police politique locale.

Au-delà d’un certain appétit pour le morbide et le scandaleux, l’auteure du livre apporte en définitive une contribution courageuse et parfois majeure à la recherche d’une vérité qui se dérobe. Mais sa plus grande qualité est qu’elle ne semble être l’otage d’aucune tendance partisane perceptible à la lecture. Elle mord à droite, elle mord à gauche, ce qui

– après des milliers de livres infectés par des virus apparemment antagonistes, mais en fait issus d’une même souche qui s’appelle la partialité – lui vaudra la reconnaissance des historiens qui s’intéressent à l’histoire coloniale portugaise, et des lecteurs qui veulent y voir plus clair.

Cap-Vert, Guinée-Bissau, São Tomé et Príncipe

Notre regroupement est évidemment artificiel puisque dicté par des contraintes rédactionnelles. *Les îles du Cap-Vert*¹² est le fruit d’un colloque où dominent les littéraires, preuve que ce PALOP intéresse de plus en plus un public sensibilisé en France à son existence. Merci Cesária Évora! Il fait suite à un voyage sur place de 21 étudiants et chercheurs de l’Université de Nanterre dont tous portent des noms portugais, ce qui nous donne à penser que l’émigration lusophone commence enfin à investir dans la culture. Sur les quatorze chapitres, dix concernent des problèmes linguistiques ou littéraires, mais l’on note deux textes sur la ville de Mindelo et le camp de déportation de Tarrafal (et ses internés) et un autre sur le parcours d’un nationaliste entre le Cap-Vert, la Guinée et l’Angola (où l’administrateur du camp de São Nicolau ne s’appelait pas Side mais Cid : nous y étions, en 1966). Finalement, une contribution très fouillée, à partir des archives du quai d’Orsay, sur la reconnaissance internationale du Cap-Vert, nous a ébloui par la richesse de la documentation diplomatique fournie ou exploitée. Décidément, si l’on peut consulter désormais les trésors des archivistes du Quai jusqu’en 1978, les dragons de naguère sont bien morts dans cette citadelle. Un livre utile à maints égards.

Comme nous sommes dans les compliments, enchaînons sur *Women and Slavery*¹³ qui surfe sur la vague de l’historiographie rentable aux Etats-Unis où les bibliothécaires se ruent sur tout ce qui concerne le féminisme, la traite négrière et l’esclavage. Hélas, nous devons ici nous borner à citer, dans le volume 1, un seul article sur le rôle éminent de deux grandes « dames » de la bourgeoisie locale dans le commerce des esclaves à partir des comptoirs de la Guinée, au début du XIXe siècle. Il s’agit de Dona Rosa à Cacheu et Ziguinchor, et de Mãe Aurélia à Bissau et dans les Bissagos. Assimilées, ces deux insignes négrières, à cheval sur deux cultures, agissaient en tant qu’intermédiaires entre l’ectoplasmique autorité portugaise (cap-verdienne, en l’occurrence) de l’époque, et les sociétés non soumises aux comptoirs. En somme, dans un pays où la durée de vie des représentants mâles était très faible, ces femmes d’affaires impitoyables étaient les vigies occultes de la présence portugaise, face aux vertueuses convoitises de la Grande-Bretagne (Bolama) et moins vertueuses, mais tout aussi insistantes, de la France (Casamance). Les deux volumes constituent une somme étonnante par la variété des situations traitées : d’Ethiopie aux Carolines en passant par l’Islande, le cap de Bonne Espérance et les harems, les femmes dans tous leurs états focalisent l’attention des auteurs.

Et puisque nous sommes dans les navigations et les ravages provoqués par l’amour, avançons hardiment vers une énorme fiction. *Além do Bojador*¹⁴ est un roman dont l’intrigue est insolite, mais captivante. L’auteur met en scène un jeune moine franciscain

12 Idelette Muzart-Fonseca dos Santos & José Manuel da Costa Esteves & Denis Rolland (organisateur), *Les îles du Cap-Vert: langues, mémoires, histoire*, Paris, L’Harmattan, 2007, 262 p. + planches couleur, photos noir et blanc.

13 Gwyn Campbell & Suzanne Miers & Joseph C. Miller (eds), *Women and Slavery*, Athens (Ohio), Ohio University Press, 2007. Vol. I, *Africa, The Indian Ocean World, and The Medieval North Atlantic*, XXVII-399 p. Vol. II, *The Modern Atlantic*, XXVIII-329 p.

14 Manuel Fialho, *Além do Bojador. Na Guerra colonial da Guiné, a história pré-colonial da África ocidental*, Castro Verde (Portugal), 100 Luz, 2008, 510 p.

portugais rappelé par l'Armée de son couvent italien pour devenir l'aumonier (*capelão*) d'un bataillon en 1969-71 dans la zone de Farim. Jusque là tout va bien, mais il a des penchants d'historien exotique : il est fasciné par les anciens royaumes du Ghana et du Mali, des siècles avant l'arrivée des Portugais sur les côtes de Guinée. Comme il a beaucoup de loisirs il se met en tête de raconter aux *homens-grandes* d'un village l'histoire des Mandingues, glorifiée par les chroniqueurs médiévaux du Soudan précolonial. Et, le Démon s'en mêlant, il tombe amoureux fou de la fille – métisse – du chef de la *tabanca*, un musulman polygame des plus légitimes. Cette passion devenant dévorante et la narration légèrement érotique, le moine *alferes* en uniforme rompt ses vœux et, comme l'auteur est un optimiste invétéré, il finit par marier son héros dans une cérémonie religieuse conjointe (un iman plus un vieux missionnaire italien) à Bissau, à la fin de la commission de l'officier, en 1971, et avec le plein accord du beau-père ! Des récits d'anciens combattants en Guinée nous en avons lu plus de cinquante, mais mettant en vedette un moine pauvre aucun. On pourrait, à la rigueur, négliger celui-là ou le classer dans les utopies lusotropicalistes (« cinq siècles de colonisation » en Guinée, etc.), mais l'auteur est celui qui, probablement à partir de son journal ou de ses notes, nous donne le plus de détails (jamais datés, hélas) sur les opérations et la vie des garnisons entre Farim et Guidage, sur le dénuement des installations, la vétusté du matériel et de l'armement, le manque d'enthousiasme des officiers pour leur mission, le caractère impulsif, vaniteux, imprévisible et versatile de Spínola, selon le romancier, le quotidien des villageois mandingues coincés entre la guérilla et les garnisons, l'amorce et les limites de la politique de conquête de la population par le gouverneur général. On a même droit à quelques scènes de bombardement par le PAIGC. Curieusement, de ce terrible fiasco se dégage un parfum « œcuménique » et interracial de confiance en l'avenir qui tarde à pénétrer dans les interstices de la société *guineense*. A recommander donc aux bibliothèques de l'Instituto Camões et à leurs persévérants lecteurs.

Reprenons la mer pour aborder ensuite dans un archipel où, au début du XXe siècle, Bissau se débarrassait aisément de ses indésirables ou contestataires trop menaçants. Avec *São Tomé and Príncipe*¹⁵, nous avons une certitude : nous découvrons non seulement un guide touristique (9.000 touristes en 2007), mais aussi une cathédrale encyclopédique dont aucune stalle, aucune niche, aucune voûte, anfractuosité, statuette, etc., n'a été négligée par son architecte germano-irlandaise qui, littéralement, nous écrase par sa conscience professionnelle, son désir d'exhaustivité et son enthousiasme pour son sujet.

Pour bien se rendre compte de ce que le lecteur va trouver dans ce monument, il suffit qu'il sache que, chez le même éditeur, le guide sur le Mozambique n'a que 272 pages pour un pays 771 fois plus grand ! L'auteure décrit donc tout ou presque (sauf les séances de sorcellerie/désenvoûtement), a visité la plupart des *roças* et consacre pas moins de sept pages à l'Ilhéu das Rolas (son seul titre de gloire est d'être traversé par l'équateur, dont l'emplacement a été déterminé par l'illustre Gago Coutinho). Pour un pays de 160.000 habitants (estimation pour 2008), qui ne possède pas une seule librairie, et à propos duquel il est quasiment impossible d'obtenir depuis l'étranger les quelques titres publiés localement, ce texte est la Bible. Sans hésiter, nous pardonnerons donc volontiers à son auteure d'avoir omis de ses cinq pages de bibliographie les deux livres où nous parlons de l'archipel tel que nous l'avions vu en 1966 en un temps où ne dé-

¹⁵ Kathleen Becker, *São Tomé and Príncipe*, Chalfont St Peter (Angleterre), Bradt Travel Guides, 2008, VIII-232 p. + planches et cartes couleur, photos noir et blanc.

barquaient pas vingt-deux étrangers en dix-huit mois à l'île du Prince. Presque tous des marins, d'ailleurs.

Leurs navigations, loin du Bojador, nous autorisent à accoster sur d'autres rivages coloniaux généralement peu pris en compte dans les études lusographes. A tort, car il est bon de toujours comparer avec ce qu'ont fait les autres, au-delà de l'horizon.

Hors Champ

*Luna llena en Medouné*¹⁶ pourrait passer pour un livre déplacé dans une chronique centrée sur la lusophonie. C'est vrai, mais nous allons maintenant « Além da dor », et l'itinéraire pour y parvenir rappellera de bien mauvais souvenirs à quelques centaines de milliers de *retornados* portugais. Ici nous sommes en Guinée espagnole, d'abord en 1966 où tout paraît idyllique à l'auteur venu chasser l'éléphant au Rio Muni. Tout lui semble alors calme, luxe et volupté dans ce paradis du paternalisme espagnol, une sorte de Suisse hispano-africaine.

Apparences trompeuses, car les ferments de la désagrégation étaient déjà bien visibles, un an après, en 1967 (cf. René Pélissier, *Don Quichotte en Afrique. Voyages à la fin de l'Empire espagnol*, Editions Pélissier, Montamets, 78630 Orgeval, 1992 et surtout, du même auteur, *Spanish Africa. Afrique espagnole. Etudes sur la fin d'un Empire, 1957-1976*, *Idem*, 2005). Mais l'auteur, chasseur impénitent, revient en janvier-février 1969, c'est-à-dire après l'indépendance de ce que l'on appellera dorénavant la Guinée équatoriale. Et là, la situation préfigure en miniature ce qui allait arriver un peu différemment au Mozambique, plus tard. Un président – extrémiste dans un cas, trop optimiste dans l'autre – à peine au pouvoir commence, par des déclarations incendiaires, à alarmer tous ceux qui tenaient l'économie et les services sociaux : les Espagnols. C'est le début de l'effondrement, les rivalités entre partis s'accroissent et le repli des Blancs vers leur métropole démarre. La grande différence avec les lusophones est double : il n'y a pas eu de guerre coloniale et l'Espagne officielle monte maladroitement un coup d'Etat pour renverser ce président incontrôlable, et le remplacer par un ministre plus rationnel et docile. Les forces militaires espagnoles sur place (essentiellement la Guardia Civil) reçoivent l'ordre de Madrid de ne pas intervenir, afin de sauver la face devant l'opinion internationale. Le putsch échoue, la répression et le chaos s'installent dans le pays, la sécurité des colons n'étant plus assurée, la quasi-totalité d'entre eux paniquent et s'enfuient par air et par mer.

L'auteur n'a eu le temps que de tuer un seul éléphant avant son départ forcé. Sa chronologie des événements de 1969 nous paraît défaillante, confuse ou erronée. Il accuse la politique espagnole de l'époque de *cobardia* (p. 241) dans cette décolonisation mineure mais tragiquement ratée. Et la douleur, ce ne sont pas les rapatriés en Espagne qui vont la subir le plus. C'est la population africaine, livrée aux incohérences sanglantes d'un dément paranoïaque et de sa clique, qui devra vivre avec. Pendant dix ans ! On estime que 20-25% de la population partit en exil, fut exterminée sciemment ou périt de diverses manières, les plus fréquentes étant l'épuisement physique, le manque de soins et la faim ou, tout au moins, les carences alimentaires.

De cette période cataclysmique on trouve naturellement la trace dans la première synthèse¹⁷ en anglais sur la seule littérature en espagnol qu'a produite l'Afrique noire. Divisé

¹⁶ Juan Luis Oliva de Suelves, *Luna llena en Medouné*, Barcelona, Edhasa, 2008, 369 p. + planches noir et blanc.

¹⁷ Marvin A. Lewis, *An introduction to the literature of Equatorial Guinea between colonialism and dictatorship*, London, University

par genre (essais, poésie, nouvelles, théâtre, romans), le livre offre de longs extraits bilingues de textes concernant la société précoloniale (idéalisée), coloniale et postcoloniale. Cette littérature n'est pas encore très riche, mais les auteurs en exil ne nous laissent guère d'hésitations quant à leur évaluation de la vie en dictature.

Mais la douleur peut aussi s'exprimer là où l'on ne l'attend pas, et combien de Lusophones pourraient en localiser une variante à l'intérieur de la colonisation tropicale ... danoise ? C'est dans ces recoins inattendus que l'Histoire vient chatouiller l'actualité. Avant, bien avant l'affaire des caricatures de Mahomet au Danemark, existait et existe maintenant de plus en plus agressivement une littérature de protestation et de dénonciation du colonialisme danois en Afrique (il est mort en 1850) et aux Antilles (il était moribond depuis la fin du XIXe siècle et expira en 1917). Voyons-en un exemple.

*Negro Slavery*¹⁸ est la compilation de 107 articles journalistiques très courts, publiés par un sociologue antillais, né dans l'île britannique de Montserrat et actuellement chercheur dans les îles Vierges américaines, après près de vingt ans passés en Suède. Il ne fait pas mystère de sa position: « slavery in the Danish colony was brutal, harsh, barbaric, violent and vicious » (p. 185). Il décrit, s'appuyant sur une littérature spécialisée très riche en anglais, les conditions de vie des esclaves (jusqu'en 1848, date de leur émancipation, forcée par une insurrection dans l'île de Sainte-Croix). On trouve donc des vignettes sur les mœurs, l'alimentation, les famines, les suicides des esclaves, l'empoisonnement des maîtres, le marronnage, la fuite vers les voisins espagnols à Porto Rico, l'impossibilité des mariages mixtes (mais pas le concubinage, fréquent), la « production » d'enfants (vu que les enfants d'esclaves sont la propriété des maîtres), etc. Il reconnaît que les esclaves préféraient travailler chez les Blancs, plutôt que chez des patrons métis ou noirs affranchis, encore plus brutaux.

L'ironie de cette colonisation économiquement intensive est que la majorité des Blancs n'étaient pas danois, mais anglais, irlandais, français, allemands et surtout hollandais. La langue véhiculaire était un créole néerlandais, également langue d'enseignement. Nous ne savons pas si les Lusophones s'intéressant à l'esclavage vu sous l'angle comparatif se pencheront attentivement sur cette exploitation par procuration, mais ce qui semble probable, c'est que les descendants d'esclaves locaux ne regrettent pas beaucoup d'avoir changé de colonisateurs, lesquels n'ont même pas laissé un créole danois après 1917. Avec l'intensification de la contestation anticolonialiste voire indépendantiste dans les Antilles, reconnaissons que nul n'y est épargné s'il est blanc « pur », qu'il soit petit-fils de colon ou métropolitain.

Toutefois, il y a une exception – minuscule –, et là, la douleur et la rancœur ne se manifestent pas contre l'ancien régime. Au contraire, la période suédoise (1785-1878) apparaît – plus ou moins folkloriquement – comme un intermède relativement heureux dans l'histoire de l'île redevenue française de Saint-Barthélemy. Il faut savoir que ce fut la seule « colonie » (plutôt une possession ou une Administration) suédoise dans les Antilles. La rareté engendre souvent l'affection. Si elle se double d'avantages économiques, les souvenirs se colorent progressivement en rose. Quoi qu'il en soit, qu'il existe en Suède une Association des amis de Saint-Barthélemy de plusieurs centaines de membres (et son homologue inversée à Saint-Barthélemy en faveur de la Suède) pourra étonner d'autres

of Missouri Press, 2007, XIII-213 p.

18 Eddie Donoghue, *Negro slavery. Slave society and slave life in the Danish West Indies*, Bloomington (Indiana, U.S.A.), AuthorHouse, 2007, XXV-217 p.

pays ayant eu des prolongements outre-mer. Il y a peut-être une Société des amis de Socotora au Portugal, mais nous doutons qu'on trouve une florissante Association des amis du Portugal dans l'île d'Arguin.

L'explication de cette anomalie tient, selon nous, à quatre facteurs. L'île, très petite (25 km²), a toujours été peuplée de paysans français de souche (et même, selon certains, par des colons en partie originaires de Normandie, donc avec des liens hypothétiques avec l'histoire des Vikings). La géographie et la pauvreté du sol ont empêché la création de véritables plantations. Il y a eu cependant des esclaves et des affranchis, parfois nombreux. Les Suédois, au maximum de leur influence dans l'île, n'atteignaient même pas le chiffre de 128 (le plus souvent on en comptait à peine quelques dizaines). Ils ne cherchaient pas à coloniser ni à dominer les Français, mais à enrichir la métropole par la création d'un port franc et à assurer leur tranquillité dans l'île en exonérant ses habitants de toute taxe. Au milieu du XIXe siècle, à part quelques soldats et fonctionnaires suédois et le port de Gustavia, l'île était à tous égards restée une campagne de petits paysans francophones pauvres et blancs. Subissant une crise économique, les autorités n'hésitèrent pas longtemps à la rétrocéder (en 1878) aux Français, ceux-ci conservant leurs privilèges fiscaux, bien que dépendant de la Guadeloupe, soumise à l'impôt, elle.

Par une intelligente politique de développement touristique (tourisme haut de gamme, voire luxueux), Saint-Barthélemy est devenue une île prospère et peut se permettre de penser avec attendrissement à son ancienne métropole. La dernière descendante des Suédois dans l'île est décédée quasi centenaire en 1974. On a vite compris qu'il était fructueux de cultiver la nostalgie postcoloniale des Suédois aisés qui viennent se retremper dans une ambiance hospitalière et tropicale, sans frictions avec la population locale ni ressentiment de sa part.

A cela s'ajoute l'activisme extraordinaire d'un Suédois du nord, historien amateur, qui a, par ses multiples publications, entretenu un intérêt notable de la part de ses concitoyens à l'égard de cette « *Sveriges sista koloni* ». On pourra en lire un témoignage exemplaire dans son *Saint-Barthélemy*¹⁹, livre rare mais symptomatique de ce que peut réaliser un chercheur érudit qui concentre ses efforts sur quatre-vingt-treize ans d'histoire paracoloniale d'une île qui actuellement (2008) atteint 9.000 habitants. Ce n'est pas une relation chronologique de la présence suédoise, mais une juxtaposition d'articles thématiques (culture du tabac, de l'indigo, du coton, service médical, etc.). Si l'on reproduisait cet engouement à l'échelle impériale portugaise (1415-1976) sur quatre continents, ce serait une encyclopédie de mille volumes de mille pages chacun qu'il faudrait imprimer. Cela étant dit, repartons derechef vers des pays où la douleur est consubstantielle à leur histoire.

Angola

*Angolas blutiger Weg in die Moderne*²⁰ est le survol de ce qui a déjà été établi depuis une bonne génération sur le colonialisme et l'Angola, dès les premiers contacts avec le Royaume de Kongo et ce jusqu'en 2000 environ. Il ne peut donc revendiquer une grande origina-

¹⁹ Per Tingbrand, *Saint-Barthélemy à l'époque suédoise*, Gustavia (île de Saint-Barthélemy, Antilles), Mairie de Saint-Barthélemy et Centre culturel, 1995, 169 p., photo noir et blanc.

²⁰ Elmar A. Windeler, *Angolas blutiger Weg in die Moderne. Portugiesischer ultrakolonialismus und angolanischer Dekolonisationsprozess*, Berlin, trafo, 2008, 145 p.

lité, sauf peut-être dans le chapitre final sur l'identité angolaise et les aspirations des élites à se situer dans une dynamique moderne. Une douleur plus personnelle, on la trouvera dans le roman fort habile d'un journaliste açoréen obsédé par sa guerre en tant qu'*alferes* à partir de mai 1973 dans les Dembos. Le thème est l'impossibilité d'oublier, non la dureté des combats, mais le temps perdu et la mort d'un ami. Le texte contient des éléments utiles à l'historien. Exemples ? L'exploitation esclavagiste des travailleurs bailundos par un *fazendeiro* (on voit ainsi les limites de la législation d'en haut sur la réalité d'en bas). Les *alferes* refusent en mai 1974 de faire des patrouilles. Plus personne ne veut obéir pour risquer de mourir dans une décolonisation chaotique. La fraternisation avec les envoyés des guérilleros est désormais un fait acquis et admis. Un maquis de plus de trois cents personnes ne dispose pourtant que d'une vingtaine d'armes. Tous ces détails aident à comprendre la situation après le 25 avril 1974 dans et autour de Mucondo. Avec *Morreremos amanhã*²¹, on est très loin de la mythologie et des rapports consulaires.

Et avec *Dembos*²² nous restons dans la même région et la même optique antimilitariste et antisalazariste. Il s'agit des souvenirs d'un médecin (devenu maintenant professeur de médecine), tirés de ses vingt-sept mois de service (vers 1971-73) à Zemba (Dembos) et ensuite dans le/la *distrito*/province du Zaïre. Même dans une zone réputée « dure », il y a très peu de combats contre un MPLA « asphyxié ». L'auteur note : 1^o) la torture et l'exécution déguisée (« tentative de fuite ») d'un cadre du MPLA fait prisonnier ; 2^o) la réussite d'un plan de destruction par l'arrachage à la main des cultures alimentaires, ce qui entraîne la reddition des réfugiés affamés dans la jungle ; 3^o) la non-observation des ordres d'interception des infiltrations au Zaïre: on laisse passer les renforts ; 4^o) la pauvreté de l'Intendance et les trafics de certains officiers.

Postérieurs et périphériques, mais concernant d'autres guerres angolaises, l'on se doit d'enregistrer quelques textes en anglais. *Ops Medic*²³ contient les mémoires d'un engagé volontaire dans les forces armées sud-africaines où il est infirmier opérationnel, c'est-à-dire qu'il accompagne les patrouilles dans l'Ovamboland namibien, mais il passe aussi trois semaines (en mars 1985) à Ngiva (au Cuanhama angolais) dans le camp sud-africain qui occupe provisoirement donc l'ancienne capitale du roi Mandume : de quoi se faire retourner dans sa tombe le général Pereira de Eça ! Le livre fournit également la liste nominative des Sud-Africains, des Portugais et des Angolais (Bantous et Bushmen) ayant combattu dans leurs unités régulières (c'est-à-dire sans inclure les alliés, tels que les troupes de Savimbi), morts en service actif et, parmi eux, ceux tombés au combat. D'après les noms, les « Lusophones » d'origine étaient une toute petite minorité, sur les 2000 morts environ, comptabilisés à ce jour, de 1974 à 1989, surtout en Namibie.

Ce décompte paraîtra bien inférieur aux calculs hyperboliques livrés par un cadre en exil de l'Armée (PLAN) des nationalistes namubiens (SWAPO). Ne retenons pas les chiffres et contentons-nous des récits (sources orales invérifiées) de ces anciens combattants. Comme l'essentiel de leurs activités se sont déroulées en Angola, on dispose de nombreuses pages sur l'arrestation de plusieurs de leurs groupes par l'UNITA et la fraction Chipenda, au Bié et au Cunéné. En revanche, au début de 1974, l'UNITA aide le PLAN. Mal organisé en raison du découpage suivi par l'auteur, son texte²⁴ est utile pour contrebalancer la pro-

21 Carlos Tomé, *Morreremos amanhã*, Ponta Delgada, Artes e Letras, 2007, 167 p.

22 Mário Viana de Queiroz, *Dembos*, Lisboa, Edição Lidel, 2004, 97 p., photos noir et blanc.

23 Steven Webb, *Ops Medic: A national serviceman's Border War*, Alberton (Afrique du Sud), Galago Books, 2008, VIII-296 p., photos noir et blanc.

24 Oswin O. Namakalu, *Armed Liberation Struggle. Some accounts of PLAN's combat operations*, Windhoek, Gamsberg Macmillan,

pagande des militaires sud-africains et, au-delà d'informations fantaisistes (Ex : 80 morts « chiliens » (*sic*), mercenaires, en octobre 1977, pp. 63-65), on apprend des choses inconnues de nous sur les opérations du PLAN contre l'UNITA, à l'est et au sud de Malange en 1983. Quant à sa version sur la grande bataille de Cuito Cuanavale, elle est totalement incompatible avec ce que l'on lisait généralement autrefois en Afrique du Sud.

Mais plus maintenant, si l'on découvre *Beyond the Border Wars*²⁵.

C'est un livre « révisionniste », très engagé à gauche mais sans volonté de couvrir les crimes commis de part et d'autre. Il est surtout hostile à l'apartheid et à son armée de métier, mais avec une certaine compassion à l'égard des centaines de milliers d'appelés sud-africains qui durent effectuer plus de deux ans de service militaire. Le parallèle est frappant avec la situation des anciens combattants portugais (le sentiment d'avoir été trompés et sacrifiés par le pouvoir de l'époque et d'être oubliés par la nouvelle société contamine même les auteurs afrikaners). Les aspects politiques, psychologiques, historiques et même artistiques sont traités, mais ce sont surtout les littéraires qui s'en donnent à cœur joie dans leurs études de la *grensliteratuur*. La contribution la plus novatrice est cependant celle d'un Canadien qui a pu consulter des documents d'archives mis à sa disposition par les Cubains pour exalter la contre-offensive de Fidel Castro en 1988. On sait qu'elle tint en échec les Sud-Africains, après leur victoire contre le MPLA sur le front de Cuito Cuanavale en mars 1988. La Havane y avait mis le prix : environ 54.000 hommes de renfort, 340 chars de combat et de véhicules blindés, un escadron de Mig-23 ! On était loin des Dembos.

Toujours dans la douleur des guerres, mentionnons une remarquable enquête journalistique de deux Américains sur un personnage de l'ombre qui a eu des relations avec les principaux belligérants angolais. C'est un ancien des services secrets soviétiques, doué pour les langues et pour profiter du commerce de la souffrance. Loueur d'avions acrobatiques, mais surtout marchand d'armes, de drogue, de coltran, de diamants, etc., c'est le type même de l'homme providentiel pour tous ceux qui s'allieraient avec le Diable pour vaincre. Lui fréquentait plus les palaces que les ONG, mais à partir du moment où il était payé, il était prêt à atterrir dans tous les maquis, à l'heure dite, avec la marchandise commandée. Un homme fiable à tous points de vue et c'est primordial dans les conflits du Tiers-Monde, et en Afrique plus particulièrement. Des Talibans aux Américains, des Libanais à la Colombie, jamais il ne soulevait de questions éthiques. Traducteur pour les Russes en Angola à la fin des années 80, il fournit tout naturellement le MPLA en armes entre 1994 et 1998, ce qui ne l'empêche pas de livrer concurrentement quatorze millions de dollars d'armement et de munitions à l'UNITA, via le Togo. Simple péripétie pour un homme de cette envergure. Le livre se lit comme un roman international, dopé à l'adrénaline des aéroports. Toutefois, il finit mal pour le héros. Le 6 mars 2008, les agents anti-drogues américains l'ont arrêté à Bangkok. « The game is over » pour ce *Merchant of death*²⁶. Est-ce bien certain ?

Dans la douleur on peut aussi franchir des paliers dégressifs. C'est ce que nous confirment *From soldiers to citizens*²⁷ et ses trois auteurs qui consacrent tout un volume aux

2004, XII-187 p., photos noir et blanc.

25 Gary Baines & Peter Vale (eds.), *Beyond the Border War. New Perspectives on Southern Africa's Late-Cold War Conflicts*, Pretoria, Unisa Press, 2008, XIX-342 p., illustrations noir et blanc.

26 Douglas Farah & Stephen Braun, *Merchant of death. Money, guns, planes and the man who makes war possible*, Hoboken (New Jersey, U.S.A.) & Chichester (Angleterre), John Wiley and Sons, 2007, XI-308p.

27 João Gomes Porto & Chris Alden & Imogen Parsons, *From soldiers to citizens: demilitarization of conflict and society*, Aldershot

opérations de démobilisation, de désarmement et de réintégration sociale des soldats de l'UNITA dans les provinces de Huambo, Bié et Huíla, à partir d'enquêtes approfondies sur le terrain (vers 2002-2004), tout en incorporant des retours en arrière (1991-92 et 1994-97). Il s'agit ici d'études très « pointues » et techniques. Elles ont des implications sociologiques, politiques et économiques pour l'avenir non seulement de l'Angola mais aussi du reste de l'Afrique lorsque l'on sort d'une guerre civile.

Douleurs feintes ou réelles, on va aussi en rencontrer dans les souvenirs romancés (?) d'un ancien coopérant envoyé par l'Allemagne de l'Est à l'Université de Luanda avec sa famille en 1983. Le texte est plus descriptif que ceux de ses prédécesseurs de même origine, et utilisable si l'on veut connaître les activités de la Stasi (Police politique de Berlin-Est) infiltrée parmi les coopérants. Misère socialiste de la population, médiocrité des professeurs, paranoïa des espions dans un système où la corruption et le marxisme font bon ménage, au total une vie de petites gens dans cette capitale de la survie, parsemée d'ambassades qui essaient de s'épier les unes les autres. *Schwarzer Mohn*²⁸, ce pavot noir, est un document sur une époque et un milieu assez pitoyables.

Bien postérieur, bien loin de Luanda et avec d'autres acteurs, il faut maintenant insister sur l'importance d'un témoignage majeur rédigé par un Africain sur un phénomène qui reste d'actualité : l'extraction des diamants dans la Lunda par des vagues de Zaïrois. Avec *L'épopée du diamant*...²⁹, c'est une saga de la fausse richesse, mais de la vraie souffrance que nous lisons. Sans aucune propagande politique, un cadre zaïrois, – au chômage bien qu'éduqué –, vient en Angola en espérant faire fortune dans le bassin des rivières du Nord-Est contrôlé par Savimbi. Il y survivra un peu plus de trois ans (décembre 1994 – février 1998). Son livre est le premier à nous donner une vision intense et interne (non journalistique donc) de l'administration militaire de l'UNITA dans ce qui fut, en fait, la principale source de financement du réarmement et de l'effort généralisé de sa machine de guerre, dans une région partiellement vidée de ses habitants. Selon lui, en 1998, il y avait environ 100.000 creuseurs dans la Lunda, ravitaillés par camions venus du Zaïre de Mobutu, via l'Uíge angolais. La description de cette société d'allogènes qui doivent produire coûte que coûte, soumis à une discipline de fer (flagellations, exécutions, prélèvement de la moitié des sacs de graviers et de toute pierre de plus de cinq carats) est dantesque. Aucun oisif n'est toléré : on est creuseur ou commerçant ou expulsé. Fraudeurs et voleurs sont abattus par l'UNITA qui a ses acheteurs officiels patentés. Savimbi fait construire des barrages pour assécher les affluents et bras du Cuango. Par équipes, on pompe jour et nuit dans ces fourmilières pouvant rassembler 4-5.000 hommes. Une émeute de ces esclaves volontaires éclate le 19 août 1996 : douze morts. Après la chute de Mobutu, la tension entre l'UNITA et les creuseurs augmente encore plus. L'UNITA rafle même des Zaïrois pour les faire passer pour des soldats à démobiliser, sous l'œil des forces de l'ONU. On n'en finirait pas de fournir des détails hallucinants : pasteur zaïrois escroc volant la caisse de ses ouailles ; exploitations clandestines de certains villageois dans des forêts éloignées, etc. Si ce que l'auteur relate est vrai, on était plus près d'un goulag sans barbelés que de la Diamang, avec une différence énorme cependant : seul l'espoir de s'enrichir vite par un coup de

(Angleterre), Ashgate, 2007, XVI-192 p., diagrammes et tableaux.

28 Roland Wingert, *Schwarzer Mohn. Das Leben und Denken eines Aufklärers der DDR in Südwest-Afrika*, Norderstedt (Allemagne), Books on Demand GmbH, 2006, 233 p.

29 Damien Danis Mbiki (auteur) & Emmanuel Guidon Mbiki (réviseur stylistique), *L'épopée du diamant du sang en Afrique. Un creuseur zaïro-congolais à [sic] Lunda Norte*, Paris, L'Harmattan, 2008, 295 p., photos noir et blanc.

chance motivait ces damnés qui pouvaient s'en aller quand ils le voulaient. L'auteur, volé, partit donc aussi pauvre qu'à son arrivée, dit-il.

Un livre périphérique auquel nous ne pouvons pas ici rendre l'hommage qu'il mérite, c'est bien *Along the Hunter's Path*³⁰ qui ravira les amateurs d'histoires de chasse. Il a certes un chapitre sur une région rarement à l'honneur (les marécages du delta mozambicain du Zambèze, après 1992), mais une dramatique expérience de son auteur en mai 1993 nous ramène indirectement à l'Angola. A plusieurs centaines de kilomètres de sa frontière sud, en pleine Namibie donc, ce chasseur professionnel allemand/namibien doit abattre en légitime défense un métis de Bantou et de Bushman qui voulait le tuer. Ce déséquilibré était un sorcier fou qui terrorisait à sa guise et tuait les Bushmen. Or, malgré leurs propres magiciens, ceux-ci ne pouvaient le contrer, car ils comparaient ses pouvoirs occultes, sa toute-puissance diabolique, à ceux de Savimbi en Angola. C'est-à-dire que la réputation de sorcellerie et d'invincibilité du chef de l'UNITA avait voyagé jusque dans le désert du Bushmanland. De fait, ce bouclier magique résista encore un peu plus de huit ans et, si le facteur irrationnel pouvait faire sourire les stratèges à Washington ou à Stockholm, il est loisible de penser qu'il n'en allait pas de même partout en Afrique, surtout dans les unités combattantes qui se mitraillaient en brousse.

Le chapitre consacré à Luanda dans l'important travail collectif intitulé *Cities in Contemporary Africa*³¹ ne porte pas, lui non plus, à l'allégresse. Face à l'enfer urbain postcolonial en Afrique sud-saharienne, la capitale angolaise a droit à une vingtaine de pages illustrées et apocalyptiques, dont l'auteure insiste de façon acide sur les relations conflictuelles entre les véhicules et une cité inadaptée à la circulation automobile. Mais ce qui suscite le plus son indignation, c'est l'écart entre l'ultra-richesse et l'insolence égoïste des nouveaux riches (3.000 personnes, selon elle) et l'extrême pauvreté de 90% de la population de la ville.

Un peu plus euphorique est *Humanitarian Alert*³². Son auteur soutient que c'est grâce aux informations fournies par les ONG aux structures étatiques qui les financent, dans les pays en guerre civile, que les Etats-Unis, entre autres, peuvent orienter leur politique à l'égard des belligérants. Ses exemples concernent les conflits en Somalie, Bosnie, R.D. Congo, Soudan, Kosovo et, plus sommairement, l'Angola.

Comme il ne faut pas abuser de la patience du lecteur en l'accablant de malheurs, on passera maintenant le Bojador avec, sous le bras, un album de photos qui plaira aux amoureux et aux défenseurs du patrimoine architectural et urbanistique angolais (s'il en existe encore des vestiges). *Povoações históricas de Angola*³³ reproduit des opuscules d'un architecte né en 1908 ayant travaillé sur place à partir de 1938. Un autre monde ! L'intérêt de ce livre provient d'une iconographie précieuse sur des localités ou d'anciens établissements créés ou remodelés par les Portugais au nord ou sur la rive du Cuanza: São Salvador/Mbanza Kongo, Muxima, Massangano, Dondo, Nova Oeiras, Cambambe. C'est une nostalgie à laquelle un historien ne peut être insensible. Nous recommandons donc ces illustrations en nous interrogeant sur ce qui peut subsister sur place après tant de négligences récentes.

30 Kai-Uwe Denker, *Along the Hunter's Path. Thoughts and experiences of a professional hunter*, s.l. [Namibie], Opportunity Communications Namibia, Fassberg (Allemagne), WildnisSport, 2006, 506 p., très nombreuses photos couleur.

31 Martin J. Murray & Garth A. Myers (eds.), *Cities in Contemporary Africa*, Basingstoke (Angleterre), Palgrave Macmillan, 2006, XII-318 p., photos noir et blanc.

32 Abby Stoddard, *Humanitarian Alert: NGO information and its impact on US Foreign Policy*, Bloomfield (Connecticut, U.S.A.), Kumarian Press, 2006, XXIII-246 p.

33 Fernando Batalha, *Povoações históricas de Angola*, Lisboa, Livros Horizonte, 2008, 136 p., photos noir et blanc.

Même appréciation élogieuse pour *Angola on the move*³⁴, très riche ensemble de quinze contributions en anglais ou en portugais sur des thèmes originaux pour l'Angola : les pistes, routes et chemins de fer, les moyens de transport, etc., du XVe siècle à la fin de la colonisation. Parmi les textes les plus originaux on citera le rôle de la cavalerie dans la conquête, le commerce du caoutchouc au Nord-Ouest au début du XXe siècle (sujet fort neuf), les itinéraires suivis par les réfugiés et les guérilleros entre l'Angola et le Congo/Zaire, etc. Nous avons là un livre polyédrique qui fait progresser considérablement la connaissance de l'histoire angolaise.

Et puisque nous sommes sur les routes (pistes plutôt), voyons comment on y voyage en 2007 sur un engin de motocross (250 cc) lorsqu'on est une femme seule d'1,62cm, « athée militante », végétarienne, féministe, « anarchiste passive », britannique et ne supportant pas le soleil. *Red tape and white knuckles*³⁵ est un véritable morceau d'anthologie du *travel writing*. Arrivant du Sahara algérien, elle est déjà endurcie, mais ses relations avec les ambassades et consulats implantés en Afrique noire (y compris celle de Sa Majesté Elisabeth II à Kinshasa) confinent au sublime. Les passages consacrés à ses contacts avec des policiers corrompus ou des militaires ivres qui manquent la violer dans un train au Congo-Brazzaville ne la préparaient cependant pas à ce qui l'attend au consulat angolais à Matadi où le même règlement kafkaïen, opposé en 2003 au cycliste sud-africain Riaan Manser (voir *supra*), ne lui permet pas d'obtenir mieux qu'un visa de transit de cinq jours pour traverser tout l'Angola à la saison des pluies, sur des pistes qui, défoncées ou inondées, sont impraticables. Or, elle qui écrit (p.365) que les Angolais constituent « le peuple le plus gentil et hospitalier d'Afrique », est donc condamnée à livrer une course folle via Nzeto, Luanda, Quibala (en reconstruction), Huambo (où elle ne s'arrête même pas). Vers Caconda, la piste devient un cauchemar de trous de bombes et de villages abandonnés. Elle finit par s'embourber toute seule dans une section entourée de mines. Terrorisée, elle réussit à s'en extirper par miracle et à bout de force : une moto de cette cylindrée n'est pas une légère bicyclette de dame. On a du mal à croire qu'elle ait franchi la distance entre Caconda et la Namibie en un jour, sans même mentionner une seule ville. Est-ce ainsi que les responsables du tourisme doivent traiter une auteure déjà connue qui aime leur pays et en particulier ces marchandes de bananes du poste frontière de Santa Clara (la porte d'entrée de la Namibie), lesquelles, pauvres comme elles le sont, ont eu l'honnêteté de lui rendre la monnaie quand elle s'était trompée dans ses comptes? Les autorités de Luanda sont prévenues : elle reviendra en Angola voir « the real people ». Souhaitons qu'elle écrive sur eux un nouveau livre pour confirmer ses premières impressions de Walkyrie en combinaison de cuir. Un livre extrêmement lisible et plein d'humour qui en apprendra à des milliers de lecteurs qu'il y a Angolais et Angolais, et qu'il vaut mieux se fier aux simples voyageurs qu'aux trop savants spécialistes du marketing politique et aux conseillers en communication.

Comme nous sommes descendu jusqu'à Santa Clara, en plein pays cuanhama, il est bon maintenant de signaler une thèse italienne sur les problèmes qui se posent à une ethnie africaine lorsqu'elle est traversée par une frontière rectiligne, donc totalement artificielle. Avouons que nous sommes en présence d'un travail original mais compliqué. Plus de 200 de ses pages concernent indirectement l'Angola méridional. On y rappelle le rôle

34 Beatrix Heintze & Achim von Oppen (eds.), *Angola on the move. Angola em movimento. Transport routes, communications and history. Vias de transporte, comunicação e história*, Frankfurt am Main, Verlag Otto Lembeck, 2008, 265 p., photos noir et blanc.
35 Lois Pryce, *Red tape and white knuckles*, London, Century/Random House, 2008, IV-410 p. + planches couleur.

des missionnaires et l'énorme exode des Cuanhamas angolais pour échapper à l'Administration portugaise. A la croisée des préoccupations des sociologues, des géographes et des économistes, les politologues seront heureux, eux aussi, d'y trouver quelques développements qui pourraient intéresser les diplomates à l'avenir. Il semble, certes, qu'il y ait de plus en plus une coupure nette entre Cuanhamas angolais et namibiens, mais un groupe sudiste revendique une inflexion de la frontière vers le nord pour réunifier l'ancien royaume. A suivre donc avec attention ce que l'on découvre à ce sujet dans « *Bordering, Ordering, Othering* »³⁶.

Toujours dans la même région, mais plus d'un siècle en arrière, la biographie de ce *Trader king of Damaraland*³⁷ qu'était Axel Eriksson nous alerte sur le rôle que jouèrent une poignée de Suédois dans l'économie du Cuanhama et, plus généralement, du Sud-Angola entre Moçâmedes et le Cubango. En trente ans (1867-1897), Eriksson, ses frères et ses employés, effectuèrent au moins neuf expéditions commerciales ou cynégétiques de longue durée au nord de la frontière actuelle. N'y ayant pas eu d'ambitions politiques, contrairement aux Boers et aux Allemands, ils sont ignorés de l'historiographie lusophone, mais comme ils figuraient parmi les premiers pourvoyeurs de l'armement des Ovambos, ces marchands doivent intégrer la troupe des acteurs majeurs ou mineurs du répertoire angolais. Il n'est peut-être pas innocent de savoir que l'ambassade de Suède en Namibie a financé la traduction de cet excellent livre déjà paru en suédois en 2001. Voilà une initiative peu coûteuse et qui devrait être imitée par d'autres diplomates se voulant actives.

Un thème à la mode ? La Chine et son offensive économique en Afrique occupent une grande partie de l'espace médiatique. *China's new role in Africa and the South*³⁸ est constitué de textes très travaillés de spécialistes chinois et occidentaux, rassemblés par une ONG. Le chapitre sur l'Angola (pp. 157-190) semble être ce qui existe de plus documenté (secteur par secteur, entreprise par entreprise) sur le sujet. Il contient une impressionnante batterie de statistiques et de précisions sur les accords économiques, les mécanismes d'appels d'offres, les principaux exemples de *joint ventures* (y compris leurs succès ou leurs échecs), les projets de reconstruction des infrastructures routières, ferroviaires, aéroportuaires, pétrolières, etc., les stratégies d'investissements, les problèmes de main-d'œuvre, de langues de communication, de concurrence internationale, etc.

Dans le genre journalistique et plus accessible, il ne faut surtout pas manquer *La Chinafrique*³⁹ qui contient des reportages croustillants dans onze pays d'Afrique face à la dévorante boulimie d'occasions de s'enrichir qui a déjà attiré de 500 à 750.000 Chinois pour tout le continent (en 2008). Nous recommandons pour sa vivacité la section angolaise (pp. 183-312) d'un journaliste du *Monde*. Voyageant sur ce qui subsiste (de Lobito à Cubal) de l'ex-poumon du Centre-Angola, le chemin de fer de Benguela, il constate la montée fulgurante des activités (à la fin 2007) des fils du Ciel – à condition que l'argent arrive comme prévu – grâce à leur ardeur au travail et leurs prix compétitifs. La fermeture brutale des chantiers de rénovation de la ligne pour cause de non-paiement (disparition « mystérieuse » en quelques labyrinthes bureaucratiques de trois milliards de dollars pré-

36 Chiara Brambilla, "Bordering, Ordering, Othering. L'invenzione della frontiera Angola/Namibia e l'identità kwanyama", *Dot-torato di Ricerca...*, Bergamo, Università degli studi di Bergamo, 2006, VII-437p. photos et cartes couleur et noir et blanc.

37 Peter Johansson, *The trader king of Damaraland. Axel Eriksson, a Swedish pioneer in Southern Africa*, Windhoek, Gamsberg Mac-Millan, 2007, XII-218 p., photos noir et blanc.

38 Dorothy-Grace Guerrero & Firoze Manji (eds.): *China's new role in Africa and the South. A search for a new perspective*, Oxford, Fahamu, 2008, IX-258 p.

39 Serge Michel & Michel Beuret, *La Chinafrique. Pékin à la conquête du continent noir*, Paris, Grasset, 2008, 351 p. + planches couleur.

vus) est emblématique de la montagne d’incompréhensions entre le mode de pensée de la fourmi et celui de la cigale. Les aperçus sur les tensions entre ouvriers chinois et angolais ne sont pas non plus à négliger.

Poussés par des urgences démentielles, travaillant à des cadences qu’aucun contremaître – y compris à São Tomé – n’aurait osé imposer à ses « esclaves » au temps du travail forcé, les Chinois n’ont pas le temps de laisser leurs lits se refroidir qu’un compagnon exténué vient s’y allonger. Certaines entreprises en arrivent même à déminer elles-mêmes des tronçons de voie ou de pistes sans attendre le passage des équipes de spécialistes et de leurs rats de Gambie ou de leurs piqueurs. On lance donc les bulldozers à toute vitesse. Si le conducteur est tué, sa famille touchera l’assurance en Chine et la veuve sera invitée à assister à l’incinération du défunt, sur place en Angola (*dixit* un diplomate chinois à Luanda, p. 300). Cela revient moins cher que le rapatriement du corps vers la patrie de ses ancêtres. A Luanda, le Cabinet national de la reconstruction veut tout, tout de suite. On estime à 20-30.000 le nombre de Chinois en Angola en 2008.

Et puisque nous sommes avec les Chinois, autrefois mentors de Savimbi, voyons un intéressant témoignage d’un de ses anciens généraux (né en 1943) qui fit son initiation militaire en Chine en 1965. Bien qu’il y ait de trop longs silences sur certains épisodes peu glorieux pour Savimbi (il est trop rapide sur le supplice final, sur les bûchers, de plusieurs femmes, dont l’une de ses tantes, accusées de sorcellerie) et que le temps des compromissions (2002-2008) avec le MPLA soit esquivé, le livre *Cruzei-me com a História*⁴⁰ est précieux pour connaître de l’intérieur de l’UNITA la situation dans les milieux évangéliques du Plateau central au début des années 1960, la SWAPO des Namibiens, les sombres intrigues et rivalités entre MPLA, UPA et son idole (Savimbi), la création de l’UNITA, les premiers combats contre les Portugais et les Flechas, les relations avec les *madeireiros* (chapitre original en contradiction avec les versions MPLA et portugaises), les offensives des Portugais et le jeu douteux de certains de leurs officiers, la bataille du 15 août 1975 à Luso contre le MPLA, la capture de l’armement et des munitions de l’Armée portugaise qui abandonne Luso, l’alliance avec les Sud-Africains, la « longue marche » de 1976 vers le Sud-Est de 3.000 personnes, l’arrivée en Namibie et la rencontre avec le premier ministre sud-africain, l’intervention des soldats du Congo-Brazzaville qu’il accuse du massacre de « milliers » d’Ovimbundu (p. 225). En revanche, il est beaucoup trop rapide sur les années 1978-1981, où il est accusé de complot et est dégradé de général à simple soldat. En 1988, il redevient général et est affecté au commandement du Sud-Ouest, sur le Cunéné, où il ne semble pas s’être illustré par une activité notable. En fait, cette position excentrique par rapport à Jamba l’empêche, volontairement ou non, de décrire les opérations de 1988 à 2002. Le tableau n’a strictement rien à voir avec l’image d’une guérilla anti-communiste, mais tout de celle d’une cour royale précoloniale dirigée par un génie du marketing politique.

Mozambique

Comme elle intéresse plus les éditeurs et les auteurs que la paix, enfonçons-nous d’abord dans la guerre. *James and the duck*⁴¹ raconte, dans un mode souvent humoristique, les souvenirs d’un ancien fermier-éleveur rhodésien du Manica, conscrit puis réserviste,

40 Samuel Chiwale, *Cruzei-me com a História*, Lisboa, Sextante, 2008, 310 p., photos noir et blanc.

41 Faan Martin, *James and the duck. Tales of the Rhodesian Bush war (1964-1980). The memoirs of a part-time trooper*, Central Milton Keynes (Angleterre), AuthorHouse UK, 2007, XVII-258 p.

engagé dans la lutte contre les guérilleros de Robert Mugabe. Son texte contient le récit d'une patrouille de dix jours dans la vallée du Zambéze mozambicain contre un camp abandonné. Le seul résultat est la capture d'un policier du FRELIMO. Non daté. Toujours chez les anglophones d'Afrique, *The inner circle*⁴² comporte une notule (pp. 37-47) sur l'élaboration, la conclusion et la violation (par les Sud-Africains) de l'Accord de Nkomati (16 mars 1984) avec Samora Machel. Rédigées par un ancien conseiller juridique du Ministère des Affaires étrangères, puis de la Présidence, à Pretoria, ces révélations rappellent la duplicité du régime qui continua à appuyer clandestinement la RENAMO. Autant en avoir la confirmation par un acteur majeur dans ce marché de dupes.

Recensons ensuite quelques études sur ce qui se passe lorsque les armes sont froides après beaucoup de douleurs. *Does peacekeeping work?*⁴³ demande une politologue non découragée par le nombre de livres qui ont traité du même thème avant elle. Elle a eu au moins le mérite de se rendre sur le terrain au Bangladesh, en Sierra Leone et au Mozambique. Elle aussi sera utile aux diplomates qui cherchent à comprendre pourquoi et comment ces opérations, censées être pacificatrices, réussissent... ou échouent. On apprend de nombreux détails sur le déroulement des négociations et leurs séquences. L'auteur en tire des conclusions assez optimistes, même si on n'en retient pas une appréciation très positive sur la moralité des seigneurs de la guerre et de leurs adversaires gouvernementaux. Très technique, le livre peut servir d'outil à quelques fonctionnaires et, pour le grand public, les descriptions et les interviews des protagonistes se laissent lire.

Toujours dans la même veine, *Soldiers at peace*⁴⁴ détruit plusieurs clichés sur les anciens combattants mozambicains. Se fondant sur son enquête d'un an (1995-1996) – financée par l'USAID dans le cadre d'un programme pour la réintégration des soldats de la RENAMO et du FRELIMO dans le district de Mossurize, chez les Ndaou, à la frontière du Zimbabwe –, l'auteure dédramatise ladite RENAMO. Elle examine les motifs du mécontentement initial de la population à l'égard du FRELIMO puis passe à l'analyse du recrutement des jeunes et de leurs activités dans les structures militaires des deux partis. Elle relativise la coercition et la férocité attribuées à la RENAMO, puis en vient à la réinstallation des vétérans, leurs problèmes et leurs politiques. Ils n'ont pas été persécutés ni désocialisés, du fait de leur participation à la guerre civile. Persistent cependant la souffrance et un certain déclassement. Ils n'ont pas non plus menacé la paix sociale ni l'Etat. Leur taux de criminalité n'a pas été anormalement élevé après tant d'horreurs commises. Bien qu'il ne s'agisse que d'une monographie locale, elle est à ce jour la plus complète sur le comportement des troupes pendant et surtout après la fin du conflit.

On note un phénomène curieux dans les études mozambicanistes américaines actuelles. Les universitaires femmes ont désormais le quasi-monopole des études d'anthropologie, de sociologie et de politique concernant ce pays. Une nouvelle preuve ? *The making of democrats*⁴⁵ est un travail équilibré qui permet de connaître les méandres de la RENAMO depuis 1992 et notamment ses scissions. L'auteure nous explique dans quelles conditions les participations aux élections peuvent ou non transformer des mouvements armés en

42 Jan Heunis, *The inner circle. Reflections on the last days of white rule*, Jeppestown (Afrique du Sud), Jonathan Ball, 2007, 207 p. + planches noir et blanc.

43 Virginia Page Fortna, *Does peacekeeping work? Shaping belligerents' choices after civil war*, Woodstock (Angleterre), Princeton University Press, 2008, XVI-214 p.

44 Jessica Schafer, *Soldiers at peace. Veterans and society after the civil war in Mozambique*, Basingstoke (Angleterre), Palgrave MacMillan, 2007, XI - 244 p.

45 Carrie Manning, *The making of democrats. Elections and party development in postwar Bosnia, El Salvador and Mozambique*, Basingstoke (Angleterre), Palgrave MacMillan, 2008, V-198 p.

simples acteurs de la vie politique, et à réintégrer ainsi la société civile. Selon elle, par la modification des règles électorales et la distribution de certains avantages financiers, économiques ou professionnels, le FRELIMO a considérablement affaibli l'influence de la RENAMO. Mais d'autres opposants au FRELIMO se sont introduits dans le parti de Dhlakama pour s'en servir contre le pouvoir en place. Cela nous rappelle d'autres scénarios fort efficaces mis en œuvre pour atténuer les tensions et rivalités dans des pays plus riches que le Mozambique, ce qui expliquerait les singularités de bien des rouages administratifs, pas uniquement en Afrique, d'ailleurs.

Evadons-nous un instant de ces joutes qui, quoi qu'on en pense, font cependant moins de morts qu'une guerre tribale déguisée en une lutte pour plus de démocratie, et regardons un autre phénomène, sans conséquences néfastes à ce jour : nous voulons parler de l'intérêt suscité par le Mozambique en Espagne. Il est encore récent, mais il nous semble symptomatique que paraisse sur ce pays, à Barcelone, un guide touristique en espagnol, alors qu'à notre connaissance il n'en existe pas en portugais. *Rumbo a Mozambique*⁴⁶ est même l'un des plus complets en vente dans le monde. Composé par un globe-trotter né en Catalogne et amoureux des Mozambicains (et d'une Mozambicaine en particulier), c'est une prouesse éditoriale dans son genre, en raison d'une richesse iconographique stupéfiante (planches en couleur mais aussi gravures noir et blanc du XIXe siècle et début du XXe, malheureusement le plus souvent sans indication d'origine, ce qui est regrettable car plusieurs étaient inconnues de nous). Deuxièmement, l'auteur a un grand souci du contexte historique, souci que l'on attribuerait plus volontiers à un guide en allemand, voire en anglais. Il y a cependant des failles dans ses sources. Dire (p. 38) que les Portugais ont exporté dix millions d'Africains vers les Amériques est une grossière exagération, selon les spécialistes. Ajouter (p. 265) qu'ils en ont tué « plusieurs centaines » à Mueda en juin 1960, c'est de la pure propagande, selon nous. L'auteur a d'autres mérites à son actif. Il se rend sur place et s'avance bien loin de Maputo, de Beira, de l'île de Moçambique, etc. Il accorde 31 pages au Cabo Delgado, dont dix aux îles Querimbas, et va jusqu'à quinze pages pour le Niassa ! De plus, outre la litanie habituelle sur les hôtels et restaurants, il agrémente ces considérations, évidemment indispensables, d'anecdotes personnelles. Le récit de la récupération du passeport et du porte-monnaie volés à sa compagne mozambicaine par des artisans macondes, à dix kilomètres de Mueda, nous en apprend beaucoup sur la dignité d'un peuple. Un livre à recommander aux anciens combattants portugais qui font le pèlerinage vers ces terres autrefois hostiles à leur présence.

Toujours en Espagne et confirmant le début d'un courant touristique vers le Mozambique qui, dans les années 60, était pratiquement réduit pour les Espagnols à quelques amateurs de safaris très coûteux, on lira aussi *Mozambique, país de mar y viento*⁴⁷. Il contient deux parties. D'abord, le carnet de voyage et les réflexions d'une voyageuse basque qui va voir sa fille, coopérante d'ONG depuis 2003 au Mozambique. En octobre-novembre 2006, Maputo lui paraît une ville décadente, sale et pauvre, Moçambique et les deux Cabaceiras entrant dans la même catégorie. Viennent ensuite (pp. 177-256) les lettres que lui adressait sa fille lorsqu'elle était à Lichinga (ex-Vila Cabral) et là, c'est une plongée rare dans ce Far-West mozambicain. La fille est totalement immergée dans la vie quotidienne des pauvres en 2003, soit onze ans après la fin de la guerre. Et le choc culturel l'atteint

46 José Luis Aznar Ferrández, *Rumbo a Mozambique*, Barcelona, Editorial Laertes, 2008, 344 pages + planches couleur, photos, gravures, cartes, plans noir et blanc.

47 Rosa Plazaola, *Mozambique, país de mar y viento*, Gasteiz (Espagne), auto-édition, 2008, 277 p., photos noir et blanc.

en plein front. Censée contribuer au développement rural, elle s'aperçoit que l'argent donné ne sert à rien d'utile : achat de télévisions, détournement de fonds, paresse de fonctionnaires mal payés, alcoolisme, engluement de la bureaucratie. En fait, seules les femmes sortiront le pays de son sous-développement. Elle ira jusqu'à Zumbo pour l'un de ces « colloques » cosmétiques et dispendieux. Elle n'était donc pas optimiste, mais elle restera encore deux ans dans le Sud, dans des conditions moins déprimantes. On est loin du tourisme avec elle.

Mais lorsque l'on quitte les hôtels et les bars pour Sud-Africains venus s'encanailler, le Sud vaut-il mieux que le Nord ? Avec *Kennedy's Brain*⁴⁸, on peut en douter. L'auteur est plus connu pour ses romans policiers suédois – des best-sellers mondiaux – que pour ses activités de directeur de théâtre à Maputo. Toutefois, ses longues années de séjour dans la ville, sous un soleil passablement réticent dans son pays natal, en on fait probablement le Suédois qui connaît le mieux la société sud-mozambicaine urbaine depuis l'indépendance. Mais assurément pas un optimiste. Ce roman puissant et désespéré est même une descente vertigineuse dans le puits de la noirceur humaine, dans les tréfonds des âmes sans espoirs de rédemption, qu'elles appartiennent au monde occidental ou au Tiers-Monde. La partie proprement mozambicaine ne commence qu'à la page 139, mais l'auteur y met les bouchées doubles. Dans son intrigue, fort bien conduite au demeurant, que rencontre-t-on dans la capitale ? Drogés, agressions, prostituées irrémédiablement infectées, cynisme d'un monstrueux diplomate suédois, corruption des ministres, incommensurable misère d'une sous-humanité envahissante. Mais le pire, il le décrit dans la région de Xai-Xai, dans un village où se réfugient les sidéens en train de mourir. Pourquoi meurent-ils ? Parce que dans une pseudo-clinique abattoir un aventurier américain, faux philanthrope prêt à tous les crimes pour s'enrichir, utilise des cobayes humains, en leur injectant du sang contaminé, afin de tester de nouveaux médicaments pour les pays riches. Il n'y a pas de salut possible dans ce récit. C'est un Ingmar Bergman sous la Croix-du-Sud, mais à la puissance dix, que cet auteur. Dans la vraie vie, quand il n'écrit pas des *thrillers* ou s'occupe des acteurs, il collabore avec les ONG qui luttent contre le SIDA au Mozambique. Il connaît donc, mieux que quiconque dans le monde littéraire, l'amplitude de l'épidémie. Il n'y a aucune chance que l'Ambassade de Suède finance une édition locale à Maputo. Passera-t-il un jour ses vacances dans l'île de Saint-Barthélemy ? Pourra-t-il jamais effacer cette peinture démoniaque du Sud-Mozambique ? On ne sait pas, mais une traduction en portugais serait souhaitable. Pas uniquement à l'intention des *retornados* ou des vétérans de la guerre coloniale en colère. La colère contre l'absurdité et la cruauté de la condition humaine, c'est l'auteur qui la porte en lui. Elle est encore plus forte que la douleur.

Timor

L'historien en nous devant toujours prendre le dessus sur le bibliographe, on ne peut pas terminer cette chronique dans une morgue ou un cimetière. Admettons aisément que *Timor na 2ª Guerra Mundial*⁴⁹ n'est pas un antalgique bien adapté si l'on veut une conclusion heureuse, mais le lecteur devra savoir que, d'un point de vue purement scientifique,

48 Henning Mankell, *Kennedy's Brain*, Londres, Harvill Secker, 2007, 328 p.

49 António Monteiro Cardoso, *Timor na 2ª Guerra Mundial. O diário do tenente Pires*, Lisboa, Centro de Estudos de História Contemporânea Portuguesa, ISCTE, 2007, 271 p., photos noir et blanc.

ce livre va au-delà de nos espérances en tant que spécialiste de l'histoire contemporaine de Timor. Pour *la première fois*, le lecteur dispose d'une étude très détaillée sur la situation dans la partie portugaise de l'île pendant l'entre-deux-guerres et surtout de 1942 à 1946-47, établie à partir d'archives portugaises, enfin en partie accessibles pour cette période. L'auteur l'a étayée par ce que les archives australiennes ont mis en ligne sur Internet, et il a poussé la conscience professionnelle jusqu'à obtenir la traduction d'une documentation japonaise concernant son héros, le lieutenant Manuel Pires, belle figure d'administrateur colonial portugais, martyr de son patriotisme. L'auteur ne dissimule pas son antisalazarisme ni son anticolonialisme, ce qui ne l'empêche pas de rendre à César ce qui appartient à César. C'est ainsi que tous les historiens devraient se comporter. Le livre comprend deux parties. La première traite, en plus de 125 pages très annotées, des thèmes suivants : l'Administration portugaise avant-guerre, après la fin des grandes révoltes (en gros 1913); le paternalisme colonial / les déportés de droit commun et surtout politiques qui, au début des années 30, représentent la majorité (jusqu'à cinq centaines) des Européens. Le gros de cette partie est constitué par une description et une analyse serrée des événements pendant l'occupation japonaise (à compter de février 1942). On y voit, mieux qu'avant, ce que furent la guérilla des Australo-Néerlandais (avec l'appui de certains Portugais et Timoriens), les évacuations de civils blancs et métis vers l'Australie, les révoltes « indigènes », le jeu ambigu des Australiens et des Américains, les atrocités de l'Armée japonaise, l'impuissance décalée du Portugal, les fractures au sein des colons, la réoccupation en septembre 1945, l'inflexion de la politique coloniale à l'égard d'une population indigène meurtrie qui perdit peut-être 40 à 70.000 (?) morts, soit 10% (?) d'un total incertain, pendant la guerre.

La deuxième partie est consacrée au journal (décembre 1942 - mai 1943), annoté lui aussi, du lieutenant-administrateur Manuel Pires, plus ses échanges de correspondance à Timor où, dans le maquis anti-japonais, il essaiera de monter un service de renseignement pour les Australiens avant son arrestation et probable assassinat par les occupants qui avaient intercepté les communications radio. En annexe, figurent de longues listes commentées de déportés envoyés à Timor entre 1927 et 1931.

Bref, un travail original, novateur, démythifiant et indispensable pour connaître l'un des tunnels sombres de l'histoire des Timoriens qui, malheureusement, les collectionnent avec constance lorsque les étrangers s'intéressent à eux de trop près.

Longue traversée depuis le Bojador, cette chronique serait-elle devenue imperceptiblement et bien involontairement une croisière à travers le pessimisme de nos auteurs ? Non, évidemment, mais il faut reconnaître que les optimistes parmi eux – et il y en a au moins une bonne dizaine – n'occupent pas les cabines de première classe sur ce navire. Néanmoins, les géographes le savent tous : on peut facilement changer le cap des Tourmentes en cap de Bonne Espérance. Ce n'est qu'une question de vocabulaire.

Rédigé en août-décembre 2008.